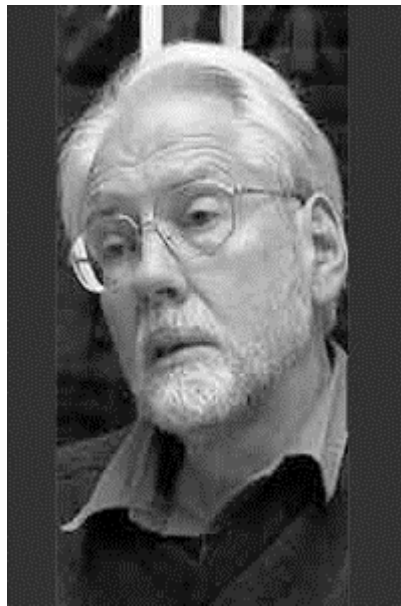


# Le Monde en pages

## Cette vie

de

Karel Schoeman



**Animation de l'atelier :**

**Daniel Simon**

**Dossier :**

**Jean-Marie Delgrange**

# I. La littérature sud-africaine au 20<sup>ème</sup> siècle

## Fille de l'apartheid aux multiples voix

*Jamais le lien qui unit un contexte historique à des productions littéraires n'a été sans doute aussi fort. L'écrivain est celui qui invite ses lecteurs à ouvrir les yeux sur le monde qui les entoure, et à protester*  
Jean Sévry<sup>1</sup>

### Les voix d'Afrique du Sud *reflets de douleurs, de doutes et de trajectoires multiples*

#### Les voix noires

Celle-ci s'est longuement caractérisée par son oralité, dans une forme propre à l'ensemble du continent et adaptée à la forme souvent nomade des peuplades traditionnelles. Dans l'Afrique du Sud du 20<sup>ème</sup> siècle, ce style millénaire de la littérature orale a connu une sorte de résurgence au travers de nouvelles formes littéraires, inspirées du passé et remaniées dans un format propre à s'ancrer dans le présent. Néanmoins, la littérature noire moderne se veut davantage le fruit de la révolution industrielle de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Marqués par les mouvements de populations des zones rurales aux zones urbaines, et par les violences et la misère des vies de forçats dans les mines, les écrivains noirs se sont faits les témoins des souffrances de leur peuple, et ont ainsi inventé une nouvelle forme littéraire proche du journalisme et du roman réaliste.

L'émergence du « Black Consciousness » (Mouvement pour la Conscience noire) dans les années 1960 modifia une fois encore la tendance de la littérature noire : mouvement construit par la volonté de se revendiquer en tant que peuple noir dans une société plurielle, il marque avant tout la fin des illusions de tout une communauté. C'est ainsi que les intellectuels, les artistes et les écrivains noirs se sont recentrés autour de thèmes clairement identifiés, propres à la culture noire dans la situation sud-africaine, et adressés à cette même population. A un autre pôle, la détresse de ces auteurs, victimes et témoins de la ségrégation, s'est traduite par un mouvement de doutes et de remises en cause de la littérature. Sa fonction et son utilité, dans un contexte désespéré, ont été questionnées, donnant naissance à un ensemble d'ouvrages aux titres évocateurs : *A bas la littérature*, de Mutloatse ; *L'Apartheid, c'est poétique ?*, de Pascal Gwala ; *Faire un poème ?*, de James Matthews... Cette tendance, bien que compréhensible dans le contexte d'apartheid, et

---

<sup>1</sup> Ce texte reprend pour l'essentiel un article paru dans *h'Artpon*

(<http://www.hartpon.info/ht/?p=56>)

Lui-même résume un ouvrage de Jean Sévry, un des connaisseurs reconnus de la littérature d'Afrique du sud. Il est l'auteur du dossier consacré à cette littérature dans l'encyclopédie *Universalis*.

Jean SEVRY, *Afrique du Sud, Ségrégation et Littérature, Anthologie critique*, l'Harmattan, 1989

souvent observée dans les pays traversant une crise sociale majeure, n'a pas empêché un certains nombres d'autres auteurs, dans une démarche opposée, de projeter et de porter dans leurs oeuvres la voix des opprimés. Ces artistes ont ainsi tenté de lutter, grâce à la force évocatrice de l'écriture, contre l'impuissance et le découragement du peuple (Muriel Tlali et N.S. Ndebele, entre autres).

Ainsi, au cours du 20ème siècle, la littérature noire fut clairement marquée par les soumissions et les humiliations subies par son peuple. Il en ressort une tendance globale au rejet de l'esthétisme en faveur d'un réalisme forcené, bien plus à même, au coeur de la crise, de transmettre l'image de la tyrannie Apartheid et des sentiments d'abandon de la communauté. Ce réalisme fut parfois relayé par la voix d'écrivains blancs, dans ce que Jean Sevry appelle une « littérature de magnétophone », c'est-à-dire un ensemble d'ouvrages à l'intérieur desquels l'auteur blanc s'efface pour donner la parole exclusive au témoin noir (exemple de Poppie, de Elsa Joubert, dans lequel on assiste au récit d'une nounou africaine qui nous conte sa vie).

## Les voix blanches : Afrikaners et Anglophones.

L'Afrique du Sud de l'apartheid est construite autour de la domination sans concession de la race blanche sur l'ensemble des autres races en présence. Néanmoins, par son histoire et ses colonisations successives, l'Afrique du Sud est porteuse d'une identité blanche double, dont les visages, Afrikaner et Anglophone, ne portent ni les mêmes stigmates ni les mêmes ambitions.

C'est ainsi que la littérature de ces deux peuples n'est ni soeur, ni voisine, mais qu'elle est bien le reflet des préoccupations et des questionnements profondément différents de ces derniers, dictés par des positions et des héritages socio-culturels très éloignés les uns des autres.

### La voix des afrikaners : histoire d'un peuple et rejet de l'histoire.

L'histoire de la littérature afrikaner ne saurait être comprise sans une attention particulière portée à l'histoire de la langue ayant forgé cette nation. Construction nationale artificielle issue d'une mutation de la langue originaire, le hollandais, l'afrikaans fut l'écho de toutes les luttes de ce peuple pour l'exercice du pouvoir, de la domination et de la soumission des autres ethnies. Mais avant la période d'apartheid et la victoire du Parti national en 1948, le peuple afrikaner fut également une victime, dans sa confrontation contre l'emprise britannique au cours du 19ème siècle.

Ainsi, un premier type de littérature se distingue au 20ème siècle, né de ces années de lutte anglo-boers, et de la rancoeur persistante des afrikaners à l'encontre des « rooinek » (nom péjoratif désignant les anglais), avec les écrits de Bosman, notamment. Certains auteurs afrikaners, comme le poète Jan Cellier, ont également témoigné de la tristesse ambiante face aux horreurs de la guerre civile passée.

Un nouveau mouvement se manifeste au cours des années 1930, s'éloignant des thèmes traditionnels de la littérature blanche afrikaner (amour de la patrie, de la nature, de la religion). Ces auteurs, connus sous le nom de « Dertigers », sont à l'origine des toutes premières évocations du Bien et du Mal. Parmi eux, les plus connus restent Van Wyk Louw, Uys Krige, Elizabeth Eybers. Cependant, la question de la traduction de cette langue particulière est toujours restée un problème pour une diffusion plus grande de leurs ouvrages.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'influence européenne gagna largement les bancs de l'école littéraire afrikaner. Ainsi, les « Sestigers » se sont largement inspirés du nouveau roman français et du surréalisme pour créer une formule littéraire inédite, faite d'une créativité débordante et de thèmes renouvelés (sexe, violence...). Contrairement aux auteurs noirs, muselés par leur besoin de crier leur souffrance et les contours d'une réalité improbable, les auteurs blancs issus de la

descendance hollandaise se lancèrent dans une recherche effrénée de nouvelles formes d'œuvres et de récits. Ce sont d'ailleurs ces auteurs sud-africains afrikaners qui restent les plus connus aujourd'hui à travers le monde (Etienne Leroux, André Brink, J.M Coetzee ou encore Breyten Breytenbach).

Très vite, ces écrivains forment une classe d'intellectuels, et se démarquent de la masse du peuple afrikaner en grande partie nationaliste. Ils seront les premiers à exprimer clairement les problématiques « éthiques et morales » liées à leur situation, traduisant les questionnements et la culpabilité du peuple dominant. Dans les oeuvres, le langage se complexifie, l'anglais et l'afrikaner se mélangent, se complètent et s'unifient dans une création littéraire très riche et complexe, reflet de son époque.

## La voix des anglophones : entre intériorisation d'un système social et combat idéologique.

La littérature anglophone sud-africaine porte toutes les contradictions de ce peuple et de sa position à l'intérieur de la société. Après s'être peu à peu débarrassés d'influences victorienne pesantes, les écrivains sud-africains anglophones trouvèrent leurs propres marques et parvinrent à mettre à jour une littérature personnelle, purement « sud-africaine ».

Ils se démarquèrent par la suite par leur intérêt sincère pour les littératures noires, et leur combat idéologique contre le régime et la censure ambiante (Olive Schreiner, Nadine Gordimer, ou encore Alan Paton). Un seul auteur vraiment célèbre se détache du fait de son soutien ambigu à la politique de ségrégation : l'écrivain S.G. Millin.

Si l'ironie fut un outil littéraire très largement utilisé pour rendre compte d'une situation sociale « absurdes » (se référer aux écrits de William Plomer ou de Roy Campbell), les auteurs anglophones se démarquèrent principalement par leur grande aptitude à décrire de façon fine et minutieuse le vécu quotidien du pays. Le thème de la « rencontre impossible » entre les peuples en présence est également au cœur de cette littérature.

Néanmoins, et c'est en cela que le paradoxe apparaît complexe et révélateur, la littérature anglophone témoigne également d'une très importante intériorisation du système social en place. Les auteurs, en effet, transportent de façon récurrente l'image servile de l'africain (voir les écrits de Doris Lessing notamment), et les angoisses du Blanc face au Noir (Jean Sévry parle de « fantasme de dévoration » pour évoquer la crainte persistante du Blanc de se voir dévorer par le Noir à tendance cannibale ; il évoque aussi la peur du Blanc de perdre la pureté de sa race). L'influence de la culture de la servitude du Noir dans les familles anglophones va tellement loin que Laurens Van der Post se demande, dès le début des années 1960, si le Blanc ne serait pas tout simplement frappé de cécité... (The dark eye in Afrika, 1961).

On retiendra principalement, au sein de la littérature anglophone sud-africaine, une tendance très claire à la complexité littéraire, à des recherches esthétiques extrêmes et nombreuses faisant appel à des images et à des imaginaires inhabituels. On ne peut s'empêcher d'interpréter cette frange de la littérature anglophone comme une volonté de fuir au plus loin du réel, mais on notera cependant un effort certain chez ces auteurs (J.M. Coetzee, Breyten Breytenbach, André Brink...) pour rester fidèle au contexte nourrissant leur écriture. Nous accorderons également à la littérature anglophone une valeur politique, malgré tous les paradoxes que nous venons d'évoquer, comme reconnaissance de la volonté générale de ses auteurs de mener une démarche visant autant que possible à « réveiller les consciences endormies. » (Jean Sévry)

## Les voix métisses : la défense de l'homme de couleur en première ligne.

La littérature métisse, nous dit Jean Sévry, se confond quasiment totalement avec la littérature noire, du fait de son engagement total en faveur de « la défense de l'homme de couleur ». Ses

auteurs, dont Peter Abrahams et Alex La Guma sont les plus célèbres, nous parlent de la prison, nous raconte le drame du banissement et les traumatismes de l'exil.

Les voix indiennes : la remise en cause d'une ethnie confortablement installée dans le compromis.

A-travers la voix d'Ahmed Essop, la littérature indienne s'est questionnée quant à la position intermédiaire de sa Communauté dans le pays. Jean Sévry, pour résumer les thèmes évoqués par ces auteurs, évoque « la corruption de la bourgeoisie indienne » et de « la petite bourgeoisie de fonctionnaires et d'enseignants souhaitant jouer aux petits chefs » ... Situation ambiguë et questionnement d'une culture « moyenne » se contentant d'être « moyenne » dans une Afrique du Sud trop peu malléable pour être affrontée.

## La littérature sud-africaine : *Une parole de l'humain au-delà des origines ethniques*

- **L'enfance** est un thème récurrent dans les œuvres sud-africaines du 20ème siècle. Témoignages d'amitiés spontanées entre enfants de couleurs différentes sous la plume d'écrivains anglophones (se référer aux écrits de Doris Lessing, qui aborde à de nombreuses reprises les rapports ambigus des sud-africains anglophones avec leurs serviteurs noirs) ; visions violentes de la haine d'enfants noirs des townships contre les Blancs souvent assimilés aux forces de police répressives ; l'enfance offre la possibilité d'un point de vue unique sur un temps passé où la rencontre était encore possible, même fictive et théâtralisée (William Modisane raconte comment les enfants noirs aimaient imaginer des mises en scènes où le Blanc tenait toujours le rôle du méchant). Point commun de cet appel à l'enfance chez les auteurs sud-africains : la référence à une époque où tout était possible, et dont la liberté s'effrite à mesure que la vie d'adulte s'installe.

- **L'univers carcéral**, imagé (l'écrivain Jan Rabie décrit le monde dans lequel il vit comme une maison sans porte ni fenêtre, aux blocages permanents et sans issue) ou réel (la geôle, la prison, la salle de torture...) traverse également la littérature sud-africaine en période d'apartheid, quelque soit l'origine sociale de l'auteur y faisant référence (ainsi, aussi bien Zwelonke, auteur africain noir, que Breytenbach, auteur blanc anglophone, témoigne de leur expérience carcérale).

- Enfin, et c'est peut-être le thème abordé le plus largement et le plus logiquement partagé par l'ensemble des écrivains en présence, **l'interdit** est une routine de la littérature sud-africaine. Cet interdit, c'est l'Autre, celui avec lequel nous ne pouvons communiquer, celui auquel nous ne sommes reliés que par des chainons législatifs oppressants et tendancieux. Témoigner de cet interdit représentera un challenge et une obligation pour nombre d'écrivains perdus dans les dédales de leur propre condition, en proie à de terribles élans de solidarité et à d'irrépressibles envies de « comprendre ».

Jean Sévry distingue trois tendances exploitées par les écrivains sud-africains pour rendre compte de cette transgression :

a) La première consiste à « se mettre » dans la peau de l'Autre. Elle est souvent le choix des auteurs blancs ou métis, mais rarement des auteurs noirs... Car il s'agit d'une écriture de la culpabilité et du repentir, de l'introspection et de la recherche de sa propre responsabilité face aux événements qui nous dépassent. Peter Abrahams, écrivain métis, tente ainsi de se mettre dans la peau d'un Blanc pendant la conquête (Wild conquest, 1950) ; André Brink se glisse dans la peau d'un Métis condamné à mort (Looking on Darkness, 1974) et découvre ainsi les souffrances de tout un peuple ; J.M. Coetzee, autre écrivain blanc, écrit l'histoire d'un juge s'identifiant si fort à sa victime (une jeune indigène) qu'il finit par prendre sa place dans sa cellule (Waiting the Barbarians, 1981)... « Car ce jeu de miroirs que l'on tend à l'autre pour saisir son reflet finit par se

retourner contre celui qui le brandit. Et l'écrivain blanc se retrouve solitaire, face à un miroir brisé, à une image fracturée qui le crible de ses reproches. » (Jean Sévry)

b) La seconde option s'offrant à l'écrivain désireux d'expérimenter l'interdit consiste, dans une démarche plus perverse, à « prendre la place » de l'Autre, et à inverser les rôles des différents protagonistes. Cette formule littéraire permet un épanouissement du sud-africain noir refoulé (prenons par exemple la nouvelle de Lewis Nkosi qui décrit une situation dans laquelle le maître blanc succombe aux charmes de sa servante noire et se retrouve pris au piège de sa propre situation), et l'expression de la crainte du Blanc face à sa possible destitution (la littérature blanche sud-africaine regroupe un grand nombre de nouvelles et de romans qui traitent d'un même thème : « un blanc qui perd sa blancheur, qui sombre dans le monde de l'autre et ne peut plus s'arracher à sa bâtardise, perçue comme une dégénérescence »). On devine ici l'importance de la sexualité comme vecteur de transgression, mais aussi de contact (« La sexualité permettrait ainsi de mettre à nu le désir de l'Autre, exacerbé par les interdits de l'apartheid et par la même occasion, la répression exercée par le puritanisme ambiant. »)

Au final, conclut Jean Sévry, « Tous ces choix sont politiques. Tous tentent d'accéder à une communication interdite ». Et il complète encore : « Il est intéressant de remarquer en passant qu'une société qui censure toute communication entre les groupes sociaux en présence a donné naissance à une littérature véritablement obsédée par ce thème de la rencontre, qui est alors vécue dans l'imaginaire comme un rêve impossible. C'était déjà le cas de la littérature russe du temps de Tolstoï ».

La littérature, en tant que vecteur des émotions et des vécus de tout un peuple, s'impose donc bien comme l'espace du témoignage et de la revendication, et comme le lieu de la fuite possible et désirée des réalités insoutenables. Ainsi, entre imaginaire et réalisme, la littérature sud-africaine du 20ème siècle aura su accompagner son peuple dans le sens d'une marche en avant, en offrant rémission, catharsis, et espoir d'unification pour l'avenir.

<http://www.hartpon.info/ht/?p=56>

## Brèves notices

### *Sur quatre autres auteurs sud africains importants*

- **Nadine Gordimer** (née en 1923) : Prix Nobel de littérature en 1991, c'est l'archétype de l'écrivain sud-africain engagé contre l'apartheid. Elle compte Mandela parmi ses admirateurs.

Elle commença à publier vers 1953. Pour elle, les Sud-Africains qui écrivent en anglais ne sont pas des Anglais, mais bien des Sud-Africains, avec leurs passions, leurs névroses et un style bien à eux. Elle ne s'est jamais exilée, même au pire moment de la violence. Engagée dans le combat contre le système racial, sympathisante de l'ANC, elle fit de sa plume son arme, devenant la « bête noire » de la censure.

- **Breyten Breytenbach** (né en 1939) : fuyant le régime d'apartheid, il s'exila à Paris en 1961, et, lors d'un voyage clandestin en Afrique du Sud en 1975, il fut condamné à 9 ans de prison pour des raisons politiques. Il vit à présent entre l'Afrique du Sud, la France et l'Espagne et écrit en afrikaans. Pour de nombreux artistes de sa génération, Breytenbach restera une figure emblématique et respectable de l'écrivain fidèle à ses idées, qui alla jusqu'au bout de son engagement. Il a écrit des recueils de poésie, des essais, des romans et des récits autobiographiques.

- **André Brink** (né en 1935) : né dans une famille traditionnelle d'Afrikaners, d'origine danoise et hollandaise, il grandit en plein régime d'apartheid, bercé par des idées bien-pensantes et calvinistes. Il étudie à Paris pendant 2 ans, et ses certitudes morales s'effondrent en mars 1960 au moment du massacre de Sharpeville. Retour en Afrique du Sud, puis intermède Mai 1968 à Paris

de nouveau. En 1974, son roman *Au plus noir de la nuit* est interdit pour « pornographie » (comprendre qu'y est racontée l'histoire d'une liaison entre un acteur noir et une femme blanche). Il a publié en afrikaans une quarantaine de livres. Un de ses derniers romans, *L'Amour et l'Oubli*, sorte d'autobiographie amoureuse déguisée en roman, retrace 50 ans d'histoire sentimentale et politique. Le plus francophile des écrivains sud-africains.

- **John Maxwell Coetzee** (né en 1940) : M. Coetzee, né au Cap en Afrique du Sud en 1940 et résidant actuellement à Adelaïde en Australie, est l'auteur de deux récits autobiographiques, d'un volume de nouvelles, de dix romans traduits dans 25 langues et abondamment primés, ainsi que de plusieurs recueils d'essais. Deux de ses romans, *Michael K*, sa vie, son temps (également prix Fémina étranger) et *Disgrâce*, ont été couronnés par le prestigieux Booker Prize et qualifiés de chefs-d'œuvre par la critique internationale. Il a reçu le prix Nobel de littérature en 2003. *Disgrâce* a été adapté au cinéma en 2010."

(Le Routard) [http://www.routard.com/guide/afrique\\_du\\_sud/1676/culture.htm](http://www.routard.com/guide/afrique_du_sud/1676/culture.htm)

## Pour poursuivre

Quelques liens complémentaires :

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/karoo-boy-retour-au-pays-bien-aim\\_811493.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/karoo-boy-retour-au-pays-bien-aim_811493.html)

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Litt%C3%A9rature\\_sud-africaine](http://fr.wikipedia.org/wiki/Litt%C3%A9rature_sud-africaine)

[http://www.univ-rouen.fr/arobase/v2\\_n1/majd.html](http://www.univ-rouen.fr/arobase/v2_n1/majd.html) (très unbtéressant mais sur ... Gordimer)

[http://www.larousse.fr/encyclopedie/litterature/Afrique\\_du\\_Sud/170809](http://www.larousse.fr/encyclopedie/litterature/Afrique_du_Sud/170809)

Dans l'encyclopédie **Universalis** : Littérature afrikaans (par jean Sévry, spécialiste reconnu)

## II. L'afrikaans, une langue et une culture

L'afrikaans est originellement dérivé de la langue néerlandaise parlée par les colons néerlandais débarqués en Afrique du Sud<sup>2</sup>. Après de nombreuses années en Afrique loin de l'influence culturelle des Pays-bas, la langue des colons, nommés « Boer », signifiant « paysan/agriculteurs », a suffisamment dérivé du néerlandais pour devenir l'afrikaans, une langue à part entière.

La langue afrikaans est aussi parlée par les métis, en particulier dans les régions du Cap-Occidental et du Cap-du-Nord. Voir : Peuples de langue afrikaans.

En 1875, Stephanus Jacobus Du Toit fait partie d'un groupe d'enseignants et de pasteurs de l'église réformée hollandaise qui forment à Paarl dans la colonie du Cap un mouvement de revendication culturelle, *Die Genootskap van Regte Afrikaners* (« Association des vrais Afrikaners ») dont l'objectif est de défendre et d'imposer l'afrikaans au côté de l'anglais comme langue officielle

---

<sup>2</sup> Les Boers sont les descendants des colons d'origine hollandaise surtout mais aussi allemande et française qui, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, vont progressivement occuper la région du cap de Bonne-Espérance. Très vite (dès 1706), les colons néerlandais expriment leur défiance envers le gouvernement colonial hollandais. Peu à peu ils refusent de se considérer comme Néerlandais et se revendiquent d'une identité nouvelle, africaine (Afrikaner). La Compagnie néerlandaise des Indes orientales décide alors d'imposer une administration civile, commerciale et fiscale de plus en plus procédurière. Cette politique restrictive favorise ma révolte des colons libres et des paysans néerlandais natifs de la colonie, dorénavant appelés *Boers*. Ces derniers cherchent alors à échapper au contrôle de la Compagnie et franchissent ses frontières pour s'établir hors de sa juridiction. Ils refoulent les Hottentots et développent sur les étendues du **Karoo** (voir la note sur le « veld »), une culture originale, fortement imprégnée de calvinisme et isolée des grands courants de pensée qui traversent l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle.

de la colonie. Il s'agit pour eux de donner à la langue parlée par les paysans afrikaners ses lettres de noblesse et d'en faire un véritable outil de communication écrite

Après avoir obtenu d'abord que le néerlandais soit considéré comme une des deux langues nationales, le combat du mouvement identitaire afrikaner se focalise sur la promotion de l'afrikaans, le droit d'enseignement en cette langue et le droit de le parler dans les administrations publiques. C'est au bout d'un long combat culturel et linguistique qu'en 1925, le gouvernement de James Barry Hertzog confère à l'afrikaans le statut de langue nationale au côté de l'anglais (à la place du néerlandais). Jusqu'en 1990, l'afrikaans sera une des trois langues officielles du Sud-Ouest Africain (au côté de l'anglais et de l'allemand).

La littérature afrikaans développa une tradition poétique, tendant à romantiser l'histoire des Blancs sud-africains. C'est sans doute à cause de cette association de l'afrikaans à l'idéologie de l'« afrikanerdom » que la population noire a tant résisté à l'enseignement de l'afrikaans (cf. les émeutes de Soweto en 1976).

Mais une innovation importante dans les lettres afrikaans, celle des Sestigers (les « gens des années soixante »), a introduit de nouveaux courants. Ordinairement opposés à l'apartheid et influencés par exemple par Michel Foucault, l'ANC, et d'autres courants de gauche, les Sestigers ont un peu rompu les liens entre l'afrikaans et l'apartheid. On doit donc noter, parmi les écrivains afrikaans modernes les plus importants, André Brink, Breyten Breytenbach (un citoyen sud-africain et français), Deon Meyer (romans policiers) et Adam Small (un poète dit « de couleur »). Et aussi Karel Schoeman, bien sûr !

Depuis 1994, l'afrikaans est l'une des onze langues officielles du pays mais en pratique, l'anglais est la seule langue publique, ce qui a poussé les Afrikaners à entamer un troisième taalbeweging (mouvement linguistique) pour rétablir l'égalité de leur langue avec l'anglais pour la troisième fois dans l'histoire.

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Afrikaans>

### III. Le pays et les paysages

*Pays pauvre, terre aride, pays rude peuplé d'arbustes rabougris, de pierres, de cours asséchés et de sources stagnantes...*

La description du pays (qui est celui de l'auteur) tient une place importante dans le roman.

**Le veld** en général désigne essentiellement mais pas exclusivement les larges espaces de la campagne en Afrique du Sud, ces espaces ont un relief peu marqué et sont couverts d'herbe et d'arbustes. Ils sont exploités par des activités pastorales ou des cultures de céréales. Ce mot afrikaans désignant les « champs » a un sens voisin des mots « bush », « prairie » ou « pampa » employés dans d'autres régions du monde pour désigner une savane herbeuse (grassveld) ou arbustive (bushveld).

A l'intérieur de l'Afrique du Sud on trouve un haut plateau appelé "**Highveld**" qui commence à l'est de Johannesburg. Il s'agit d'un plateau d'altitude assez élevé (1500 mètres d'altitude moyenne), généralement plat ou légèrement ondulé, caractérisé par des étendues herbeuses, avec un climat semi-aride : sec et ensoleillé en hiver (20° C le jour mais froid la nuit avec 5° C en moyenne) et avec des journées torrides et orageuses d'octobre à avril.

Enfin, à l'est de ce vaste plateau, se dresse le Grand Escarpement, qui s'étire d'ouest en est entre Le Cap et Johannesburg et culmine à plus de 3 400 m dans le **Drakensberg** constitue la



séparation entre le haut et le bas Veld. C'est le pays rude et pauvre, aux températures extrêmes, décrit par Schoeman (né à **Trompsburg**, à 120 kms de Blœmfontein, capitale de l'Etat libre d'Orange et cœur de ce pays)

Bien que désignant des régions aux caractéristiques différentes, le mot "veld" est étroitement associé aux paysages et à l'histoire de l'Afrique du Sud, à la colonisation hollandaise en particulier.

Les très hauts plateaux tombent brusquement dans une dépression centrale au climat désertique, très chaud et sec, semblable aux déserts américains : c'est le Karoo (en langue indigène, le pays de la soif)

Voir entre autres sur le pays :

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Veld>

[http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/g%C3%A9ographie\\_physique\\_de\\_l'Afrique\\_du\\_Sud/186971](http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/g%C3%A9ographie_physique_de_l'Afrique_du_Sud/186971)

## IV. Karel Schoeman



Karel Schoeman (prononcer Skeuman) est né en 1939 à Trompsburg, dans l'Etat libre d'Orange, en Afrique du Sud. Après des études secondaires à Paarl, dans la province du Cap, il étudie la linguistique à l'université de Bloemfontein puis, converti au catholicisme, entre au séminaire à Pretoria. Après trois années de noviciat dans des monastères franciscains en Irlande, où il apprend le gaélique, il renonce finalement à prononcer ses vœux et, rentré en Afrique du Sud, obtient un diplôme supérieur de bibliothécaire.

Ce métier le mènera dans un premier temps aux Pays-Bas pendant cinq ans (1968-1973) comme bibliothécaire, puis deux ans en Ecosse (1974-1976), comme infirmier psychiatrique, à Glasgow. De retour en Afrique du sud, il travaillera de nouveau comme bibliothécaire, à Bloemfontein, et enfin au Cap, où il restera jusqu'à sa retraite, en 1999. Il retournera alors dans sa petite ville natale, Trompsburg, où il mène une vie fort retirée.

Parallèlement à cette activité, Karel Schoeman se consacre à l'écriture et publie une dizaine de romans écrit en afrikaans. En France, ceux-ci sont petit à petit publiés, tardivement, chez Phébus. Il est aussi l'auteur de nouvelles, d'ouvrages historiques, de biographies et de traductions en afrikaans de divers textes gaéliques, allemands, russes, néerlandais et anglais.

Solidaire du combat des Noirs contre l'apartheid, Karel Schoeman a reçu en 1999, des mains de Nelson Mandela, l'Ordre du mérite, la plus haute distinction sud-africaine. Aujourd'hui, l'écrivain vit retiré dans un village perdu du veld. Ces romans, encore peu connus en France malgré le prix du Meilleur livre étranger attribué en 2009 à *Cette vie*, racontent une Afrique du Sud désenchantée et la solitude propre à la condition humaine.

<http://encresnoires.blogspot.be/2010/04/karel-schoeman.html>

## L' œuvre

Karel Schoeman est l'auteur de 19 romans (le plus récent, *Titaan*, sur la vie de Michel-Ange, est paru en Afrique du Sud en 2009), de nouvelles, de pièces de théâtre pour la radio et la télévision et d'une trentaine d'ouvrages en afrikaans et en anglais sur des sujets aussi divers que l'histoire de l'État libre d'Orange, de l'Afrique du Sud en général, les débuts de l'esclavage ou les missions protestantes en Afrique australe. Pour ses romans, tous publiés au Cap aux éditions Human & Rousseau, il a reçu à trois reprises le prix Hertzog, le plus important prix littéraire sud-africain, et de nombreuses autres distinctions. Deux d'entre eux (*La Saison des Adieux* et *Cette vie*) ont été primés en France.

Karel Schoeman a publié également plusieurs biographies, dont une consacrée à l'artiste sud-africaine Irma Stern et une autre à l'écrivaine sud-africaine de langue anglaise Olive Schreiner, des journaux de voyage sur ses séjours en Irlande (*Berig uit die Vreemde: 'n Ierse Dagboek*, 1966 et *Van 'n verre Eiland: 'n Tweede Ierse Dagboek*, 1968), en Ecosse (*Koninkryk in die Noorde: 'n Boek oor Skotland*, 1977) et aux Pays-Bas (*Stamland*, 1999) et des ouvrages autobiographiques, parmi lesquels *Die laaste Afrikaanse Boek - Outobiografiese Aantekeninge* en 2002.

Karel Schoeman a traduit en afrikaans de la poésie et des légendes irlandaises du Moyen Âge (*Uit die Iers: Middeleeuse Gedigte*, 1970, *Helde van die Rooi Tak: Die Saga van Cucullin en die Veeroof van Culne*, (1973), *Gode, Helde en Konings: Middeleeuse Ierse Verhale* (1975) et *Finn en sy Mense: Die Avontuur van die Fianna van Ierland*, (1976), ainsi que des pièces de théâtre de l'allemand (*Marie Stuart* de Schiller et *Liebelei* de Schnitzler), du russe (*Oncle Vania* et *La Cerisaie* de Tchekhov), du néerlandais (des œuvres de Pieter Langendijk, Herman Heijermans et Félix Timmermans). Dans un genre différent, il a traduit de l'anglais un essai de Rob Nairn sur le bouddhisme intitulé *Tranquil Mind* (en afrikaans *'n Stil gemoed*).

## Œuvres de Karel Schoeman traduites en français

- *En étrange pays* (roman), édition originale : *'n Ander land* (Human & Rousseau, Le Cap, 1984), traduction française de Jean Guiloineau à partir de la traduction anglaise (Robert Laffont 1991, rééditée aux Editions Rivages en 1998 puis aux Éditions Phébus, Paris, en 2007).
- *Dans le parc* (*Die park na die val van die blare*), *L'hôtel* (*Die hotel*) et *Point de rupture* (*Onderbreking*) Trois nouvelles été publiées dans la revue Caravanes n° 8 (Éditions Phébus, Paris 2003)
- *Retour au pays bien-aimé* (roman), édition originale: *Na die geliefde land* (Human & Rousseau, Le Cap 1972), traduction française 2006 (Phébus, Paris).
- *La Saison des adieux* (roman) : édition originale : *Afskeid en Vertrek* (Human & Rousseau, Le Cap 1990), traduction française 2004 (Phébus, Paris).

- *Cette vie* (roman) : édition originale: *Hierdie lewe* (Human & Rousseau, Le Cap 1993), traduction française 2009 (Phébus, Paris). Cet ouvrage est conçu comme le premier volet d'un triptyque intitulé *Voix* (*Stemme*)

Tous les ouvrages de Karel Schoeman parus en français sont publiés aux [Éditions Phébus](#) et ont été traduits de l'afrikaans par Pierre-Marie Finkelstein, à l'exception de *En étrange pays*.

## V. « Cette vie »

### Austère !

C'est le premier mot qui me vient à l'esprit pour qualifier ce roman. Austère comme le veld sud-africain, battu par les vents, où paissent les moutons et scintillent des lacs, et que Karel Schoeman ne se lasse pas de décrire tout au long de *Cette vie* (1993), avec, bien souvent, les mêmes mots, le même regard : plateau immuable sur lequel seules les saisons ont prise. Austère, aussi, comme la vie des Afrikaners qui peuplent le Roggeveld au tournant du XIX<sup>ème</sup> siècle : familles d'éleveurs taiseux qui ne quittent leur ferme que l'hiver, pour se rendre en transhumance dans la plaine du Karoo. Austère, enfin, comme la vie de celle qui raconte l'histoire, sa propre histoire : une vieille fille sur son lit de mort qui se remémore sa « drôle » d'existence. Par « drôle », comprendre « insensée » plutôt que « fantaisiste ».

Elle fut la benjamine d'une famille d'éleveurs de moutons, propriétaires terriens aisés par rapport au reste de la société clairsemée qui survivait sur le plateau : bergers journaliers, nomades de passage, domestiques. Au soir de sa vie, là voilà qui peine à trouver le sommeil dans une chambre de la maison construite par ses aïeux, où elle est née et a passé la quasi-totalité de sa vie. Dans le noir, des souvenirs, des bribes de souvenirs, l'assaillent, s'entrechoquent et, parfois, s'imbriquent miraculeusement. Elle ne peut alors s'empêcher de tenter de réunir les pièces du puzzle par lequel, peut-être, son existence révélera son sens caché.

A partir d'éclairs jaillis d'un passé déjà lointain, elle essaie de dissiper les ombres, de percer les mystères sur lesquels ni les inscriptions gravées sur les pierres tombales de ses proches, ni les dates soigneusement reportées dans la Bible familiale, ne disent rien. Dans quelles circonstances son frère Jakob, dont on retrouva le corps dans une crevasse, a-t-il réellement trouvé la mort ? Qu'est-il advenu de son épouse Sofie, qui amena tant de joie dans la maison et disparut un beau jour, en même temps que son second frère Pieter ? Et pourquoi celui-ci revint-il des années plus tard, méconnaissable, hagard ?

Elle est celle à qui l'on n'expliquait jamais rien, celle qu'on ne voyait pas, celle qui ne parlait pas, celle qui se contentait d'observer et d'écouter, celle qui mourra sans personne pour la pleurer. Si transparente qu'elle n'a pour se souvenir quasiment aucune parole à elle adressée, seulement des chuchotements surpris derrière un rideau, les ricanements des domestiques, et des images encore floues, fugitives, auxquelles elle parvient peu à peu, à tâtons, à donner une signification.

Karel Schoeman nous parle ici d'une Afrique du Sud reculée, isolée, méconnue. A des centaines de kilomètres des lumières du Cap, à des dizaines d'années des enjeux de l'apartheid. Une sorte de far-west sud-africain où le passage d'une roulotte constitue le seul événement, la seule distraction apparente. Mais, derrière les volets clos des maisons, se trament des intrigues cachées, des jeux de pouvoir non avoués, des drames qu'il est de bon ton de taire.

Il faudra une vie entière à la narratrice pour comprendre tout cela. Et plus de 250 longues pages au lecteur pour prendre le temps de s'interroger sur son propre destin. Car le roman écrit par Karel Schoeman à l'âge de 53 ans ne manque pas de susciter cette angoisse, en forme de point

d'interrogation, qui assaille tout homme à l'existence bien entamée : quand il ne reste de nous plus qu'un nom sur une stèle et quelques souvenirs dans les têtes, à quoi se résume une vie ?

<http://encresnoires.blogspot.be/2010/04/cette-vie-de-karel-schoeman.html>

## Cendrillon du veld

Proche de la mort, une vieille dame se met à parler et évoque les fantômes de son passé.

Reclus dans son village natal - Trompsburg, au coeur de l'Etat libre d'Orange -, Karel Schoeman est une autorité morale en Afrique du Sud, même s'il ne s'affiche jamais dans les médias: en 1999, il a reçu la plus haute distinction de la nation, l'ordre du Mérite, des mains du président Mandela qui a salué cet intellectuel solidaire du combat contre l'apartheid. Ecrite en afrikaans, son oeuvre colossale - une trentaine de titres - est tout simplement magistrale, et on la découvre peu à peu grâce aux éditions Phébus. Alors que ressort en 10/18 Retour au pays bien-aimé - un roman à la Julien Gracq situé à la sombre époque de la ségrégation -, voici un autre joyau, Cette vie, portrait d'une "brave petite vieille" qui, avant de s'effacer, raconte son histoire, celle de ses proches et celle de toute une communauté perdue aux confins de l'Afrique du Sud.

Nous sommes en pleine guerre des Boers, dans la sécheresse rocailleuse du Roggeveld, une contrée hérissée de buissons où se profile, courbée vers la terre, une petite poignée de Blancs et de métis enchaînés au plus ingrat des labeurs. C'est là, seule avec les fantômes de son passé, que la narratrice attend la mort. Allongée dans l'obscurité de sa chambre, elle se met soudain à parler, elle qui a toujours été condamnée au silence, aux seconds rôles et aux tâches subalternes. Et pourtant cette célibataire élevée à la dure en sait long sur les coeurs. Observatrice, dévouée, elle a passé sa vie à écouter les autres et ses souvenirs défilent, les naissances, les mariages, la disparition de ses parents, l'accident tragique de son frère aîné, les passions cachées et les rancoeurs, les secrets dissimulés derrière les murailles des bergeries, les fermiers agrippés à leurs bibles et à leurs outils "dans un pays où le pardon n'existe pas, un pays gris aux reflets argentés qui s'éloigne de moi dans la nuit".

C'est une symphonie du murmure, une cantate arrachée au vent et à la solitude qu'orchestre Schoeman au fil de cette confession poignante où une Cendrillon du veld redonne vie à un monde oublié, à la fin du XIXe siècle. Ce roman a la sobriété d'une épure et c'est aussi un hymne à une terre aride, désolée, dont l'auteur de La saison des adieux restitue magistralement la poésie.

Par Clavel André et (Lire), publié le 01/04/2009

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/cette-vie\\_815707.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/cette-vie_815707.html)

## Une vieille femme attend ...

Pllongée dans l'obscurité, cette femme, aussi vieille que la bâtisse qu'elle habite (qui l'habite), au soir de sa vie, attend.

En poussant la porte donnant sur les terres grises du Karoo, elle tire les verrous de sa mémoire et c'est en vrac que se déversent ses souvenirs. Taiseuse zozotante parmi les rugueux, elle se regarde dans sa maigreur et ses silences, assise sur une chaise, meuble parmi les meubles, corps timide posé là à broder, repriser, ourler, voir, écouter. Mourir mais avant comprendre et solder les derniers comptes, que faire d'autre ?

J'étais assise à côté d'eux, j'aidais à servir le café, passais les assiettes, débarrassais le plateau... j'étais assise à côté d'eux et j'entendais les silences entre les mots, l'hésitation avant la réponse, l'esquive, presque imperceptible...

Son enfance, elle la regarde avec âpreté, probablement les yeux plissés, un hochement de la tête, probablement un haussement d'épaules, la bouche interrogeant cette vie qu'elle dissèque à l'heure de fermer ses yeux, sa vie et davantage celle des autres, dans le veld peuplé de zygophyllums, d'élytropappus argentés, de moutons en transhumance, elle se souvient.

Pays pauvre, pays rude, pays chéri. Comment ai-je pu vivre ici toute ma vie sans jamais te regarder, ou si peu, me contentant de temps à autre de coups d'œil furtifs qui m'ont laissée inassouvie... Pays pauvre, terre aride, pays rude peuplé d'arbustes rabougris, de pierres, de cours asséchés et de sources stagnantes... Pays où le pardon n'existe pas...

Ils forment une famille où l'on parle peu, élève des moutons, pousse les limites de la terre, se marie sur consigne de la mère, prie sur demande du père, dans des lieux qui ressemblent si peu aux paysages d'Out of Africa. Sofie, femme du fils aîné Jakob, en pénétrant ce foyer si différent de celui qu'elle a quitté, l'envahit de sa lumière jusque dans les silences, les réprobations, les renoncements, les disputes à voix basses, les pleurs de l'enfant né d'on ne sait qui..., le sien. C'est une société afrikaner de fin du XIXe qui nous est donnée dans son quotidien, rude, recroquevillée sur elle-même, rythmée par les gelées d'hiver, les travaux des champs, les tâches domestiques et le culte au temple, où la parole est rare, le rire parcimonieux, le secret lourd, les absences pesantes, la foi consubstantielle. En filigrane subtil est suggérée la guerre des Boers, sont tissés les liens unissant cette communauté besogneuse, fortement hiérarchisée en blancs, noirs, métis, bâtards, présageant l'apartheid de triste mémoire.

Quant à la mémoire (ou imagination ?), autant que l'intrigue et les hommes qui la contiennent, elle constitue une composante fondamentale de ce très joli roman. Dans la poussière secouée des toiles d'araignées, dans les ombres figées, la distance, l'abîme ou les balbutiements, la mémoire tanguée, se noie entre ombre, lumière et transparences, questions et hypothèses, images ou intuitions, doutes ou certitudes ?. Magnifiquement rendus sont les méandres de ces réminiscences qui s'imposent, se rétractent, éludent, hésitent, prennent forme à nouveau, donnant aux protagonistes, aux espaces leur pesanteur, leur complexité, leur immensité et leur lyrisme. Magnifiques les images qui se figent sur la flamme d'une bougie effleurant les visages, le cou blanc émergeant d'une robe noire, les chaises en rang d'oignons coincées contre le mur du salon. Magnifique le chemin entre mémoire à tâtons et récit captivant, l'une explorant l'autre, l'une ne pesant en rien sur l'autre. Magnifiquement livrée la solitude d'une femme mal aimée, invisible, qui s'accepte, par procuration, dans l'obscurité des autres.

Monique Dorcy – 11/09/2009

<http://jeanmichelneher.blog.lemonde.fr/?s=karel+schoeman>

## Un pays rude, des passions secrètes...

*Une saga hypnotique doublée d'une réflexion sur le destin afrikaner.*

Sur la page de garde vierge de la bible familiale est inscrite la généalogie de la famille, le froid registre des naissances, des mariages et des morts. Ceux-là, les morts, ne laissent parfois sur cette terre, derrière eux, d'autre trace que leur nom et deux dates dans le grand livre sacré – au cimetière, hommes et femmes, maîtres et domestiques, reposent côte à côte, égaux et presque anonymes, les uns allongés sous une pierre tombale presque effacée, d'autres sous un simple tas de pierres que les vivants n'ont pas pris la peine d'identifier. Nous sommes au XIXe siècle, en Afrique du Sud, dans le Roggeveld, « le pays nu et gris peuplé d'arbustes et de pierres, le pays rude où alternent le givre, la neige et la sécheresse. Pays cruel où je suis née, sol pauvre et pierreux où l'on creusera ma tombe ». Une femme seule raconte cette histoire, celle de sa famille.

Une femme âgée, mourante, qui le temps d'une nuit sans sommeil égrène ce que fut sa vie ici, dans le veld. Ou plutôt, ce que fut la vie des êtres qui l'entourèrent – son existence à elle, en quoi consistait-elle, si ce n'est, dès l'enfance, à se taire et regarder autour d'elle vivre les autres, être celle « à laquelle personne ne faisait attention et dont tout le monde oubliait très vite la présence, de sorte que les gens disaient devant moi des choses qu'ils eussent peut-être tues en d'autres circonstances, et qu'ils extériorisaient des sentiments qu'ils eussent sans doute dissimulés s'ils s'étaient rendu compte que je les observais ».

Etrange, superbe, hypnotique, ascétique saga que celle-ci, que raconte, par l'entremise de cette narratrice à la mémoire incertaine, le romancier afrikaner Karel Schoeman, découvert en France – par un nombre hélas restreint de lecteurs – lorsque fut traduit, il y a dix-sept ans, *En étrange pays*. Ce chef-d'œuvre mélancolique, sorte de Montagne magique sud-africaine, est demeuré longtemps le seul livre de Schoeman disponible en français, jusqu'à ce que les éditions Phébus (1) entreprennent de mieux faire connaître cet écrivain majeur, né en 1939, aujourd'hui fort d'une oeuvre imposante, célébré dans son pays à l'égal d'un Coetzee. En outre traducteur de Schiller, de Schnitzler, de Tchekhov – triade germano-russe qui dit de façon assez parfaite l'héritage littéraire très européen qu'assume le romancier : classicisme formel, pessimisme lucide, attention minutieuse prêtée aux mouvements les plus intimes de l'âme de cet « étrange animal » qu'est l'homme. Tout cela mis au service d'une méditation sans cesse recommencée et approfondie sur une réalité historique et géographique précise : la communauté afrikaner, l'arrachement ancien à l'Europe, le lien intense, profond et éternellement conflictuel avec la terre africaine.

La terre, dans *Cette vie*, c'est le veld, sorte de steppe ingrate, desséchée l'été, glacée jusqu'au coeur en hiver. « La ferme avait été attribuée au grand-père de Papa à l'époque où les premiers Blancs, se frayant à grand-peine un chemin à travers les cols des montagnes du Roggeveld, venaient faire paître leurs troupeaux au bord du plateau. » Un paysage sévère, et des hommes, des femmes, taillés pour y survivre – des fermiers circonspects, des chrétiens solides, stoïques et mutiques, des pionniers chargés d'inventer en ces lieux une société et ses règles. Au gré des décennies, de la succession naturelle des saisons et des générations, en marge de l'apparente et monotone répétition des jours, la mémoire de la narratrice a enregistré, pourtant, depuis l'enfance, les symptômes de bien des dérèglements. Passions secrètes, pulsions et trahisons, jalousies et rancunes, écarts de conduite, hontes tues. Toutes choses que le récit familial officiel a choisi d'ignorer, mais que la femme a conservées, presque à son insu, dans cet inconscient dont elle ignorait peut-être jusqu'à l'existence, mais qui se rappellent à elle à présent que la voici au seuil de la mort. C'est par bribes, en lambeaux, que ressurgit ce passé refoulé : émergeant de la longue et grise procession des jours ordinaires, des scènes fugaces et colorées, des sensations fortes éphémères, des fragments aux contours vifs et indécis qui soudain, par surprise, par miracle, s'articulent les uns aux autres et font surgir un sens — et c'est ainsi que, finalement, la paix sera accordée aux pécheurs, ainsi que justice sera rendue aux morts.

Le 21/02/2009 Nathalie Crom - *Telerama* n° 3084

<http://www.telerama.fr/livres/karel-schoeman-cette-vie,39231.php>

## Un souffle déchirant

« Une brave petite vieille ! À près de 70 ans, j'eus l'impression qu'un gouffre s'ouvrait en moi et me déchirait de part en part. »

La narratrice de *Cette vie*, qui a aujourd'hui quelques années de plus, a surpris un jour ce que la communauté disait d'elle. Elle attend à présent sa fin dans la chambre de son enfance. Face à l'abîme de la mort et de sa solitude, elle nous livre les fulgurances de sa mémoire et reconstruit une histoire familiale où ni la haine ni l'affection n'avaient leur place, où la morgue le disputait à la fierté, où le frère était contre le frère et le parent contre l'enfant. Nous sommes au XIX<sup>e</sup> siècle,

dans une région pauvre et rude d'Afrique du Sud, où survit dans l'isolement une poignée de Blancs et de métis.

Ce récit subtil des pensées et des souvenirs apportés par l'insomnie nous livre le portrait d'une grande solitaire. Enfant zozotante, fille maigre et timide, toujours taiseuse, piégée dans son écoute attentive et muette des autres, adulte effacée, parfois utile à des Afrikaners analphabètes ou à l'éducation d'un neveu, elle a consumé sa vie dans l'ombre d'une mère entêtée, d'une fratrie aux lourds secrets, de promenades épuisantes dans le veld sans jamais trouver ni désir ni raison de casser son destin. « En réalité, au fil des ans, seuls les visages autour de la table avaient changé, un simple renouvellement des ombres à la lueur de la bougie dans une maison où, pour le reste, tout était comme avant. »

Également traducteur en afrikaans de Schnitzler et de Tchekhov, l'auteur Karel Schoeman est solidaire du combat des Noirs de son pays. Il poursuit avec *Cette vie* une oeuvre qui en exhume les mentalités abîmées et douloureuses.

Magazine littéraire - 07/12/2010

<http://www.magazine-litteraire.com/critique/fiction/cette-vie-karel-schoeman-07-12-2010-31540>

## Oppressant silence de la mère

### *Un roman superbe et âpre dans le veld sud-africain*

L'Afrique du Sud est une terre de très grands écrivains. Lisez pour vous en convaincre le superbe et âpre "*Cette vie*" de Karel Schoeman. Un vrai coup de cœur pour ce début d'année. L'écrivain de langue afrikaans y est l'égal des plus grands, de Coetzee, Nadine Gordimer et André Brink. Si l'homme qui fuit les médias est bien trop peu connu en Europe, il est placé au niveau des plus grands dans son pays. Il a rédigé une trentaine d'ouvrages et reçu la plus haute récompense du pays des mains de Mandela. Alors pourquoi ce chef-d'œuvre a-t-il mis seize ans pour être enfin traduit en français, grâce à l'éditeur Phébus ?

C'est l'histoire d'une vieille femme qui va mourir dans la maison où elle est née au cœur du veld, au milieu du Roggeveld, une des régions les plus ingrates d'Afrique du sud, là où les étés sont brûlants et les hivers glaciaux, là où le sol est aride et où le vent souffle en entraînant la poussière. Là, il faut se battre jour après jour pour survivre.

Seule, loin de tous, survivante d'un monde englouti de pionniers, elle se rappelle par bribes sa vie et sa famille. Elle nous raconte une histoire de sentiments aussi rugueux et douloureux que les paysages, traversée de fulgurances et de poésie superbes. Sa famille, des Boers, avait reçu jadis ce lopin de terre. Chez ces gens-là, on ne dit rien de ses sentiments et jamais on n'exprime de tendresse. Il faut survivre, travailler et prier Dieu.

### **Les tabous**

Elle se souvient surtout de sa mère, "mère courage" mais davantage "mère cruelle" qui tient le ménage, gère les domestiques et dirige la ferme. Toujours habillée de noir, elle n'explique rien et ne compatit à rien. Tout juste inscrit-elle dans les pages de la Bible les dates de mort de ses proches. Elle fut ainsi jusqu'à sa fin : "Il n'y eut aucune parole, aucun signe, aucun geste de rapprochement ni de réconciliation, aucune marque d'amour lorsque le dernier souffle de vie s'éteignit sur le petit visage étroit et cireux posé sur l'oreiller."

La narratrice est timide, gauche, avec un visage ingrat. Tout le monde l'ignore, y compris sa mère qui ne la voit que comme une domestique de plus à qui on ne dit évidemment rien : "C'est sans doute ainsi qu'ils me voyaient : une fille maigre et timide qui zozotait, avec une cicatrice sur le

front, et qui faisait les cent pas entre les gens, les tentes, et les chariots dételés pour échapper à l'ambiance de la fête telle une gazelle apeurée qui dévale dans les collines et fuit la compagnie des humains".

## **Non-dits**

Mais elle observe : son frère Jakob qui disparaît mystérieusement dans une crevasse, son épouse Sofie qui s'enfuit peu après avec l'autre frère Pieter, abandonnant son enfant. Elle ne connaît rien des choses de l'amour et du sexe, tabous suprêmes dans sa famille. Ces drames familiaux resteront à jamais des non-dits, forclos.

Elle raconte aussi comment ils vécurent si proches des domestiques noirs et métis, partageant la même vie et les mêmes difficultés, mais sans jamais s'intéresser à leur vie et à leurs sentiments. Ils étaient des "non-êtres". Et quand deux domestiques s'enfuient à leur tour, on s'étonne qu'eux aussi puissent aimer.

Ce huis clos glacial et brûlant, cette mère écrasante, les tabous stupides de l'époque et la nature sublime, forment un cocktail magnifique et puissant. Qui n'est pas si loin de ce que d'aucuns aujourd'hui, chez nous, ont encore pu vivre. Et l'auteur rajoute cette phrase terrible : "Je compris alors que le passé ne se rattrape jamais". Ce qui n'a pas pu être exprimé est définitivement mort.

Guy Duplat – La Libre Belgique 20/03/2009

<http://www.lalibre.be/culture/livres/article/490026/oppresant-silence-de-la-mere.html>